

■ **EN DEUX MOTS** ■ Même si la situation des langues est critique en Afrique, elle ne l'est pas autant qu'en Australie ou en Amérique du Sud. Car sur le continent noir, à tous les niveaux de l'échelle sociale, tout le monde parle au moins une langue africaine. Mais, tandis que certaines s'imposent, d'autres sont déjà moribondes.



JEAN-MARIE HOMBERT : « La diversité culturelle de l'Afrique est menacée »

Avec plus de 300 langues en danger, l'Afrique semble en mauvaise posture. Dans les faits, la situation est très contrastée d'un pays à l'autre. Reste que, lorsqu'une langue meurt, c'est un pan entier de culture qui disparaît.

Jean-Marie Hombert est linguiste au Laboratoire « dynamique du langage » de l'Institut des sciences de l'Homme à Lyon. Il est responsable du projet ANR « Contribution de la linguistique à l'histoire de l'Afrique subsaharienne ». jean-marie.hombert@univ-lyon2.fr

LA RECHERCHE : Quelle est la situation linguistique actuelle de l'Afrique ?

JEAN-MARIE HOMBERT : La densité linguistique y est très grande, bien plus qu'en Europe, par exemple. Aujourd'hui, la population du continent noir représente 11,8 % des habitants de la planète et 30 % de ses langues, soit environ 2 000 langues (dont 20 % seulement sont écrites). En revanche, en Europe (26,3 % de la population mondiale), on ne parle que 3 % des langues du monde. La deuxième caractéristique majeure de l'Afrique, c'est une très grande hétérogénéité entre les pays. Parmi les six États du monde où l'on parle plus de 200 langues, trois sont africains, le Nigeria avec 553 langues, le Cameroun avec 279, et la République démocratique du Congo avec 215. À eux trois, ils totalisent donc la moitié des langues d'un continent qui compte pourtant cinquante-trois États.

Beaucoup de langues africaines sont-elles menacées ?

JEAN-MARIE HOMBERT : Pour répondre à cette question,

il faut d'abord savoir ce que l'on entend par menacée. Certains linguistes considèrent que, au-dessous de 10 000 locuteurs, une langue est menacée, d'autres mettent la barrière à 5 000. Mais le nombre de locuteurs n'est pas un élément suffisant. Si une langue a 500 locuteurs relativement isolés et qu'elle continue à être transmise, elle sera moins menacée qu'une langue avec beaucoup de locuteurs, qui ne l'est plus. Ainsi le quechua* en Amérique du Sud, qui a pourtant plusieurs centaines de milliers de locuteurs, est en train de disparaître très vite parce que les jeunes générations apprennent l'espagnol. Sur ce plan, la situation est moins critique en Afrique qu'en Amérique du Sud ou en Australie.

En quoi la situation est-elle si différente en Afrique ?

JEAN-MARIE HOMBERT : En Amérique du Sud, les populations indiennes ont intérêt à cacher ou oublier leur langue si elles veulent s'intégrer socialement. En Australie, les gens qui parlent une langue aborigène n'ont accès à aucun pouvoir, ils sont mis au ban de la société... En Afrique, c'est différent : on trouve rarement des situations où des populations de niveau social très bas parlent des langues minoritaires et la classe dirigeante une autre langue, coloniale par exemple. En général, tout le monde y compris les classes dirigeantes parle une langue africaine. Et les gens qui ne parlent pas de langue coloniale ne sont pas stigmatisés pour autant.



VIDÉO SUR LE WEB
www.larecherche.fr



COLLECTE ET ENREGISTREMENT de données linguistiques à Ndenguilila, au Gabon. La moitié des 52 langues de ce pays aura disparu à la fin du siècle. © PHOTOS REGINE VERCAUTEREN DRUBBEL

Pourtant, de nombreuses langues africaines sont bel et bien en danger ?

JEAN-MARIE HOMBERT : Effectivement, cependant pour le déterminer, il faut opérer une distinction, comme le fait l'association Summer institute of linguistics (SIL), entre les langues moribondes aujourd'hui et celles qui sont menacées de disparition d'ici la fin du siècle. Une langue moribonde est relativement facile à détecter : elle est en train de mourir parce qu'elle n'a plus que quelques locuteurs âgés et qu'elle ne se transmet plus. Selon la SIL, qui en dénombre 516 dans le monde entier, 2,2 % des langues africaines seraient moribondes. Un taux relativement faible comparé par exemple à celui de l'Europe (5 %) ou de l'Amérique (17 %).

À vous entendre, la situation serait plus favorable en Afrique qu'en Europe ?

JEAN-MARIE HOMBERT : Ce n'est pas si simple ! Les 2,2 % de langues africaines moribondes, ce sont en fait quarante-six langues, alors que, en Europe, le taux de 5 % ne représente que douze langues. Quant aux langues menacées de disparition d'ici la fin du siècle, la SIL en dénombre 300 en Afrique qui ont moins de

5 000 locuteurs. Ces 300 langues sont potentiellement en danger, mais le sont-elles vraiment ? On manque d'informations précises pour le savoir.

On ne peut pas se fier aux données qui sont publiées ?

JEAN-MARIE HOMBERT : Je vais vous donner un exemple qui concerne un pays où je travaille depuis vingt ans, le Gabon. L'atlas interactif de l'Unesco qui vient de sortir indique que quatre langues sont menacées de disparition au Gabon [1]. Or ces quatre langues ne sont pas les plus en danger : elles se trouvent dans la même situation que vingt-cinq autres langues du pays, donc ni plus ni moins menacées qu'elles (voir tableau). Il y a un deuxième problème en Afrique : dans certaines régions difficiles d'accès à cause de guerres interminables, par exemple le sud du Soudan ou le Kivu*, les langues sont très mal documentées. De plus, lorsqu'une guerre civile disperse une communauté, cela peut fortement contribuer à la disparition de sa langue si cette communauté n'est composée que d'un petit nombre d'individus.

La mondialisation et l'urbanisation touchent aussi l'Afrique : cela va-t-il accélérer la disparition des langues ? ➔

* Le **quechua**, autrefois langue des Incas, est parlé par plus de 10 millions de personnes sur un territoire qui s'étend de la Colombie à l'Argentine. L'Équateur l'a reconnu, en juillet 2008, comme langue officielle au même titre que l'espagnol.

* Le **Kivu** est une région située à l'est de la République démocratique du Congo.

[1] www.unesco.org/culture/fr/endangeredlanguages

II • LANGUES

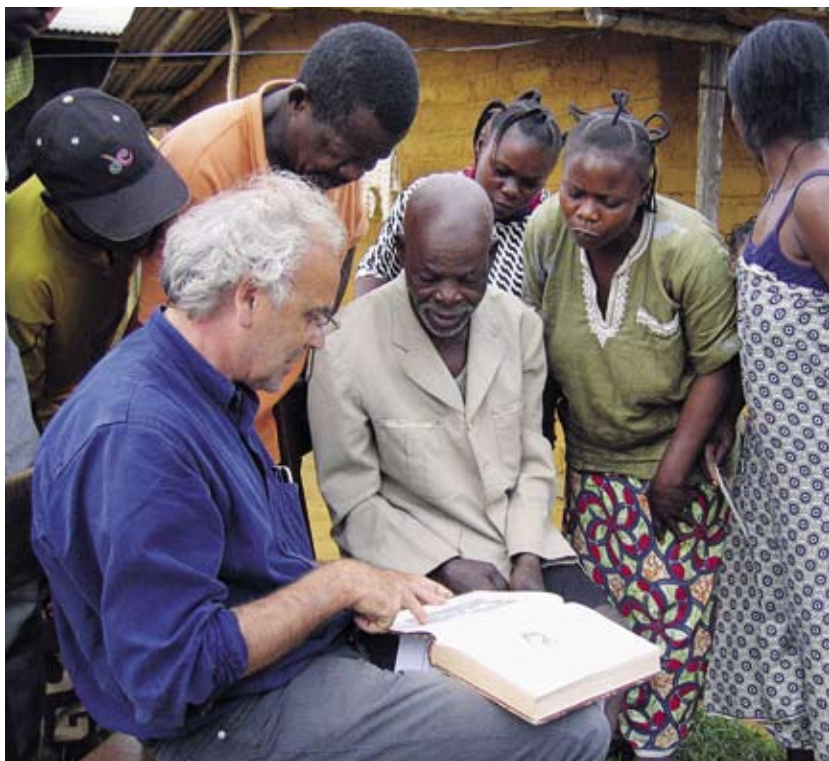
* Les **langues bantoues** couvrent la quasi-totalité de l'Afrique sub-équatoriale (environ 500 langues).

* Le **basque** est une langue isolée qui n'appartient pas à la même famille linguistique que les autres langues européennes.

⇒ **JEAN-MARIE HOMBERT** : Globalement oui. Si on considère le Gabon où 52 langues sont parlées aujourd'hui, il en restera sûrement moins de la moitié à la fin de ce siècle. Le pays compte environ un million de locuteurs de langues africaines dont la moitié vit à Libreville, la capitale. Or il y a de plus en plus de mariages interethniques en ville, ce qui n'était pas le cas au village. Si le père et la mère ne parlent pas la même langue, ils parlent français entre eux, leurs enfants vont donc apprendre seulement le français. Depuis peu d'ailleurs, les grands-parents restés au village se plaignent de ne plus pouvoir communiquer avec leurs petits-enfants. L'urbanisation fait ainsi mourir les langues locales au profit du français. Mais ce phénomène est assez spécifique au Gabon très peu peuplé. Le bambara au Mali et le wolof au Sénégal se sont au contraire beaucoup développés après la décolonisation. Et, au nord du Nigeria (100 millions d'habitants), c'est une grande langue africaine, le hausa, qui domine et fait disparaître les petites langues locales.

Certaines langues africaines « tuent » donc d'autres langues africaines ?

JEAN-MARIE HOMBERT : C'est fréquent. Une langue africaine fait disparaître d'autres langues africaines selon diverses circonstances. Soit c'est parce qu'elle est jugée plus prestigieuse : en cas de mariage interethnique, il y a toujours une langue qui domine – ses locuteurs sont plus



LES DISCUSSIONS ENTRE PLUSIEURS LOCUTEURS DE LA MÊME LANGUE, comme ici cette conversation avec des Masangu de Mayani, au Gabon, permettent de mieux cerner les définitions des dictionnaires. © REGINE VERCAUTEREN DRUBBEL

riches, plus influents – et les enfants vont devenir bilingues ou ne conserver que cette langue dominante. Soit la langue est imposée par le pouvoir central. Par exemple actuellement la Tanzanie impose que le swahili soit utilisé partout, et cela fait progressivement disparaître les autres langues bantoues* de Tanzanie. Enfin, on assiste aussi à des remplacements de langue lorsqu'une population change de type d'activité et d'accès à la nourriture. Par exemple, lorsque des chasseurs-cueilleurs décident de devenir agriculteurs ou pasteurs.

Ce changement d'activité se produit encore aujourd'hui ?

JEAN-MARIE HOMBERT : C'est plutôt rare de nos jours, mais le phénomène s'est produit massivement dans le passé. Il y a 4 000 ans, lorsque les agriculteurs se sont installés en Afrique équatoriale, ils ont importé les langues bantoues auprès des chasseurs-cueilleurs pygmées ; ces derniers ont peu à peu abandonné leur langue en devenant le plus souvent agriculteurs à leur tour. Aujourd'hui où il reste encore une vingtaine de groupes de ces chasseurs-cueilleurs, les linguistes africanistes cherchent toujours à découvrir leur langue « d'origine », qu'ils considèrent comme le basque* de l'Afrique.

Les langues ayant finalement toujours disparu, faut-il s'inquiéter ?

JEAN-MARIE HOMBERT : Avec la disparition d'une langue, la diversité culturelle est affectée. C'est grave pour les individus qui perdent leur identité culturelle façonnée par des milliers de générations. Ils n'ont plus confiance dans leur culture et sombrent parfois dans l'alcoolisme

Fig.1 Les langues du Gabon

< 10 locuteurs	< 100 locuteurs	< 1000 locuteurs
Batsi, Irimba, Yongwe	Gevia, Ivili, Kaka, Kande, Metombolo, Mwesa, Ngubi, Tumbidi	Apinji, Baka, Bakaningi, Bongwe, Koya, Latsitsege, Ndambomo, Ndas, Seki, Shamayi, Shiwa, Sigu, Simba, Tsengi, Vungu

LA MOITIÉ DES LANGUES, au Gabon, ont moins de mille locuteurs.

SOURCE : JEAN-MARIE HOMBERT, LABORATOIRE DYNAMIQUE DU LANGAGE, LYON

ou la violence. C'est aussi tout un savoir accumulé grâce aux interactions avec l'environnement qui disparaît.

Quel type de savoir ?

JEAN-MARIE HOMBERT : Une langue reflète la capacité du cerveau humain à coder, hiérarchiser et classer l'information (ce qui se mange, ce qui est dangereux) et une manière de percevoir le monde adaptée à un environnement. Ainsi, au Gabon, il existe des mots spécifiques pour désigner les odeurs qui sont intraduisibles, parce qu'il n'existe pas de qualificatif dédié aux odeurs dans la plupart des langues de notre planète. Ces mots sont indispensables pour apprécier la qualité d'une nourriture. Autre exemple : dans les langues occidentales, on distingue au maximum trois genres, masculin, féminin et neutre; dans les langues bantoues, il y a une dizaine de genres, ce qui révèle une perception du monde différente de la nôtre, notamment entre ce qui est vivant et non vivant.

Notre savoir sur la biodiversité risque d'être affecté ?

JEAN-MARIE HOMBERT : Exactement, ces populations ont en fait une richesse linguistique incroyable en particulier pour la faune ou la flore, pour décrire, par exemple le comportement des animaux ou les techniques de préparation des plantes médicinales. Quand leurs langues disparaissent, tout ce savoir disparaît avec elles. Au Gabon, des biologistes ont identifié récemment une nouvelle espèce de singe, le singe soleil (*Cercopithecus solatus*). Or, en parlant avec des villageois de cette région, je me suis aperçu que ce singe, qu'ils appellent *mbaya*, inconnu de la science occidentale jusqu'en 1985, leur était familier et qu'ils en connaissaient la distribution géographique et le comportement. Toute la connaissance véhiculée par les mythes et les dictons disparaît aussi avec la langue. Ainsi que beaucoup de connaissances sur les pratiques (pêche, cultures), les techniques, la manière de gérer le temps, de compter, etc.

Que peut-on faire pour éviter ce déclin ?

JEAN-MARIE HOMBERT : En fait, une langue répond à deux objectifs opposés : communiquer, ce qui plaide en faveur d'une réduction des langues; marquer une identité, ce qui incite à leur augmentation. Si on veut satisfaire ces deux objectifs, la meilleure réponse, c'est de favoriser le multilinguisme, qui est d'ailleurs très répandu en Afrique. Mais ce n'est pas aux linguistes de sauver les langues. C'est une tâche qui incombe aux communautés elles-mêmes. Du point de vue scientifique, il est plus important de décrire des langues « isolées » que celles proches des langues déjà décrites. C'est pour cela que nous cherchons le ou les « basque » de l'Afrique. ■ **Propos recueillis par Marie-Laure Théodule**



Cet ouvrage présente un panorama très large des profonds rapports entre science et culture, deux disciplines qui se sont développées simultanément en Asie, fondant ainsi ces civilisations.

Ce livre insiste sur l'importance de la communication, indispensable au progrès des connaissances, dont la Bactriane (Afghanistan)

et la Sogdiane (Samarkand) furent des centres névralgiques, au carrefour de toutes les routes. Un traitement particulier est réservé aux interactions avec l'Europe, dont l'importance soulève beaucoup de questions : la Bible est-elle un texte scientifique ? les croisades ont-elles permis un métissage des cultures ? pourquoi l'Europe et la Chine ont-elles un système d'écriture si différent ? La Chine est également au centre de ce livre, tant elle fut la source d'une quantité de découvertes fondamentales en science (calcul, astronomie, magnétisme) et en technique (papier, imprimerie, poudre, porcelaine, soie...).

Ce livre s'adresse à un très large public Interpellé par l'avenir de la planète et la place de l'Asie dans le XXI^e siècle.

Michel Soutif est physicien, professeur et fondateur d'un grand laboratoire à l'Université Joseph Fourier de Grenoble. Il en fut le président, comme de la Société française de physique et de la Société française d'énergie nucléaire. Par ailleurs, à l'origine de nombreuses coopérations avec l'Asie, il a développé une passion pour la Chine dont il a appris la langue. Il enseigne depuis longtemps l'évolution des idées scientifiques et l'histoire des sciences aux étudiants d'histoire, de philosophie et de sciences. Il est également auteur des ouvrages « L'Asie, sources de sciences et de techniques » et de « Naissance de la physique » pour lequel il a reçu le Grand Prix Villemot 2004 de l'Académie des sciences.

• Parution février 2009 • ISBN : 978-2-7598-0362-0
• 384 pages avec photos et illustrations en couleur • 39 €

BON DE COMMANDE à renvoyer à :
EDP Sciences - BP 112 - 91944 Les Ulis Cedex A

Nom / Prénom : _____ TA : _____
 Adresse : _____
 C.P. : _____ Ville : _____ Pays : _____

	Titre				Prix	Quantité	Total
	Fondements des civilisations de l'Asie				39 €	x _____	----- €
Prix de port	1 livre	2 livres	3 livres	4 livres	5 livres ou plus :		+ _____ €
France métropolitaine	+4€	+5€	+6€	+7€			
DOM et Europe	+7€	+9€	+11€	+13€			
TOM et reste du monde	+9€	+12€	+15€	+18€			
					TOTAL GÉNÉRAL		----- €

* Aucune commande ne pourra être expédiée sans ajout des frais de port.

Prélever au choix : par chèque (chèque EDP Sciences à joindre à la commande) par carte bancaire Visa Eurocard American Express

N° de carte : _____
 Date d'expiration : ____/____/____ CCV (3 derniers chiffres au dos de la carte) : _____

Date : ____/____/____ Signature : _____

L.R. AMBROS